

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. III MONTRÉAL, DÉCEMBRE 1886 No II

Le saint temps de l'Avent.

Le temps de l'Avent doit nous inspirer de grands désirs de nous donner à Dieu, de préparer notre cœur pour recevoir la plénitude de ses grâces et nous disposer à renaitre avec Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, à profiter des fruits de sa naissance par l'union que nous devons avoir avec lui, et que le seul amour de Dieu peut former en nous.

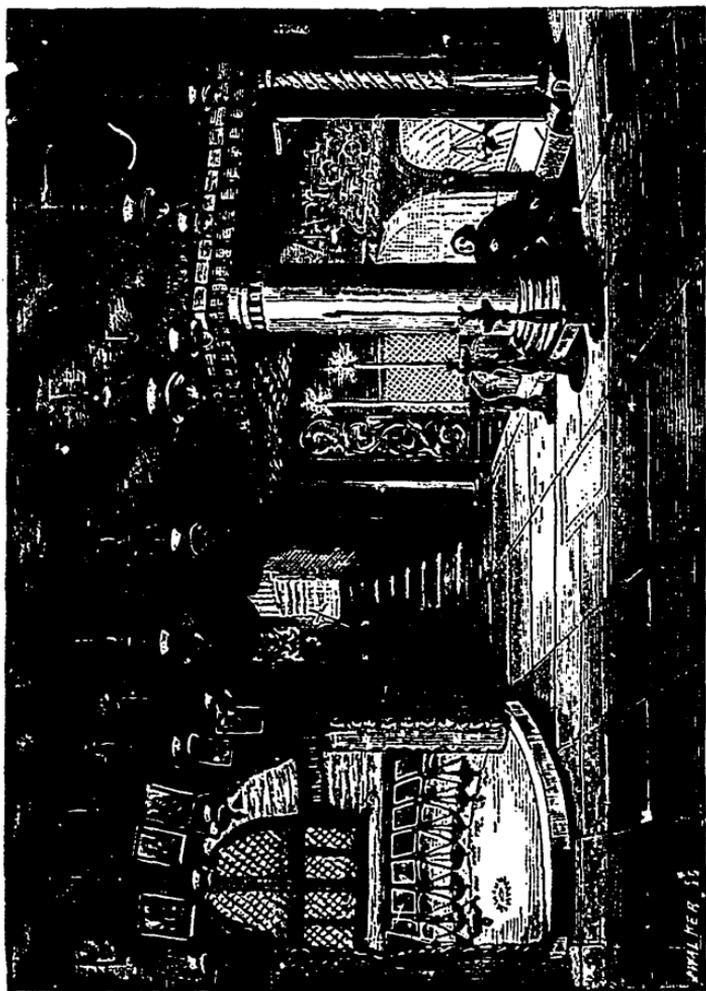
Nous devons nous persuader qu'on dit à chacun de nous en particulier ce que saint Jean disait autrefois aux Juifs pour les exhorter à faire pénitence : *Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers*, afin qu'il trouve vos cœurs en état de le recevoir, et qu'il y répande ses bénédictions.

Cette préparation du cœur consiste dans un désir ardent de le posséder. C'est pourquoi la sainte Eglise nous fait souvenir en ce temps des désirs des saints Patriarches, qui soupiraient après la venue du Messie, lequel, pour cela, est appelé, dans les saintes Ecritures, le *Désiré des nations*. Nous ne pouvons mieux former ces désirs que dans la solitude, et nous les excitons en nous dans l'oraison, lorsque nous répandons nos cœurs en la présence de Dieu, et que nous le supplions de venir en prendre possession. Jésus-Christ nous a lui-même enseigné cette manière de prier, quand il nous a ordonné de demander à son Père que son règne arrive, c'est-à-dire qu'il règne paisiblement en nous, et que nous soyons, par amour, attaches à ses lois et à son Evangile.

C'est maintenant, ô mon Dieu, que je veux me recueillir, pour adorer en silence les mystères de votre Fils, et pour attendre qu'il naisse au fond de mon cœur. Venez, Seigneur Jésus; venez, Esprit de vérité et d'amour, qui l'avez formé dans le sein de la sainte Vierge.

Je vous attends, ô Jésus, comme les Prophètes et les Patriarches vous ont attendu. Volontiers je dirai avec eux : "O cieux ! répandez votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste ! Que la terre s'entrouvre, et qu'elle germe son Souveur !"

O Roi, dont les princes de la terre sont qu'une fable image ; que votre règne arrive ! O Seigneur, quand viendra-t-il d'en haut sur nous, ce règne de justice, de paix et de vérité ? Votre Père vous a donné toute puissance, et dans le ciel et sur la terre ; et cependant vous êtes méconnu, méprisé, offensé, trahi ! Quand sera donc le jugement du monde endurci ? Quand viendra le jour de votre triomphe ? Mon Dieu, je souffre, je sèche de tristesse en voyant prévaloir l'iniquité sur la terre et votre Evangile foulé aux pieds. Je souffre, me sentant moi-même, malgré moi, assujéti à la vanité. Seigneur, venez délivrer vos enfants : que votre règne arrive !



CHAPELLE DE L'ÉTABLE, A BETHLÉEM.

PHILIP R. 11

NOEL

LA NAISSANCE DE JÉSUS

Les vents d'automne avaient commencé de dépouiller les arbres de leurs feuilles jaunies ; déjà même d'épais nuages annonçaient l'approche des neiges, lorsqu'un jour la trompette d'un héraut romain vint éveiller la curiosité des paisibles habitants de Nazareth. Dès qu'ils furent rassemblés autour de lui, l'officier leur fit signe qu'il voulait parler, puis il lut à haute voix l'ordre suivant :

« Quirinus, gouverneur de Syrie, par ordre de César Auguste, empereur des Romains, conquérant de l'Asie, de l'Égypte, de la Syrie, de la Judée, de la Galilée et de la Phénicie, mande et ordonne que tous les Hébreux de la Basse Galilée aient à se faire inscrire, par familles et par tribus dans les villes respectives de leurs ancêtres, pour que, dans le délai de trois mois, César connaisse le nombre de sujets que renferment les pays conquis par ses légions. Quiconque refusera d'obéir sera puni d'une amende de six béliers s'il est riche, et, s'il est pauvre, on le battra de verges. Qu'ainsi soit accomplie la volonté du maître du monde.»

Force était d'obéir à la loi de César : depuis longtemps la nation juive, si fière, si respectée, si vaillante au temps du roi David, n'était plus sous Hérode qu'un vil troupeau d'esclaves, léchant la main de celui qui les chargeait de chaînes.

Comme ses compatriotes, Joseph se mit en devoir d'obéir aux ordres de l'empereur romain. Bethléem était la ville de ses ancêtres ; les dessins mystérieux de l'Éternel le conduisaient ainsi à son insu vers le lieu désigné pour la naissance du Messie, et les Romains idolâtres étaient l'instrument dont Dieu se servait pour accomplir les prophéties.

La neige commençait à tomber sur ces montagnes de la Samarie, et le solitaire Liban, enveloppé dans un blanc suaire, envoyait ses froides brises des rives du Jourdain aux côtes orageuses de la Phénicie. Les vagues écumantes de la Méditerranée venaient se briser avec fureur sur les plages de Tyr et de Sidon ; les nuages, maîtres de l'espace, promenaient les tempêtes de l'hiver depuis les confins pittoresques de Bazan jusqu'aux déserts sablonneux de l'Idunée.

La rigueur de la saison n'empêcha pas Joseph d'entreprendre le voyage de Bethléem. Grande était la distance, dur et périlleux le chemin qu'il fallait suivre ; mais l'ordre de César était rigoureux : Joseph et Marie mirent leur confiance en Dieu, et par une matinée de décembre, froide et pluvieuse, ils quittèrent Nazareth.

C'était l'an de Rome 752 et la quarante-deuxième année de l'empire d'Octave-Auguste, quand l'humble charpentier abandonna sa modeste demeure et la paix tranquille du foyer domestique pour s'acheminer avec sa virginale compagne vers la cité royale de David. Marie montait une belle ânesse blanche, aux côtés de laquelle étaient suspendus deux paniers pour les provisions du voyage. Joseph cheminait en silence, tenant d'une main la bride de la monture et s'appuyant de l'autre sur un bâton noueux. La pluie augmentait d'heure en heure ; le ciel avait disparu derrière une sombre voûte de nuages. Joseph ôta son manteau et le plaça sur les épaules délicates de la jeune Vierge, pour la préserver de l'eau qui tombait déjà en abondance. Enfin, après un voyage long et fatigant, ils entrevirent, un soir, dans le lointain, les blanches habitations de la ville sacerdotale : il y avait six jours que les deux pauvres voyageurs avaient quitté leur humble bourgade ; aussi leur joie fut-elle grande en apercevant la cité royale de Bethléem, berceau de leurs aïeux et terme de leur course.

Salut, belle et noble cité ! Salut, ô ma douce patrie ! Car la ville où naquit mon Dieu n'est-elle pas la patrie de tous les chrétiens ? Salut, ô Bethléem !... Comme la colombe de Palestine, fatiguée par un long voyage, tu t'es posée au sommet des monts, pour y aspirer le parfum des champs qui t'environne. Une vigne jeune et vigoureuse grimpe aux flancs de tes belles collines, t'offrant à savourer sa délicieuse liqueur, dès que le Soleil a mûri ses grappes transparentes. Des massifs de chênes et d'oliviers te fournissent abondamment et l'ombrage et le fruit, durant les heures brûlantes de la canicule. Les orangers de tes jardins t'embaument du parfum de leurs fleurs, tandis que les narcisses et les anémones de tes vallées émaille ton sol de leurs vives couleurs. Bethléem, perle de Juda, joyau précieux que Dieu contemple avec amour du haut de son trône de gloire, c'est de toi qu'un prophète a dit : « Tu es petite entre les villes de Juda, et pourtant il sortira de toi celui qui doit régner sur Israël. »

Et vous, candides Bethléémites, peuple innocent et chaste, sortez de vos douceurs ; voyez cette multitude de chameaux, qui serpentent le long de vos collines, ces innombrables voyageurs qui viennent demander place à votre paisible foyer. Voici les riches héritières de Palestine montées sur leurs vigoureuses ânesses, blanches comme la neige. La pourpre de Tyr flotte au gré du vent sur leurs épaules, comme les banderolles du temple de Sion ; leurs voiles transparents s'enroulent autour de leurs têtes, pour dérober aux regards curieux les traits charmants de leurs visages.

Quelques chevaux arabes, stimulés par leurs cavaliers aux costumes somptueux, hennissent et se cabrent comme s'ils voulaient montrer l'ardeur de leur sang et la pureté de leur race. On voit aussi des litières de cèdre et d'ivoire avec de splendides tentures de soie de Damas, conduites par des hommes aux vêtements noirs et flottants, indice certain de la bassesse de leur condition et de l'opulence de leurs maîtres. Enfin des vieillards vénérables sont assis sur des chameaux, tandis qu'à leurs côtés cheminent d'humbles piétons, n'ayant, comme Joseph, d'autre appui que leurs bâtons de voyageurs.

Tous se dirigent vers Bethléem, pour obéir à la volonté de César ; mais une ville aussi petite, perchée, comme un nid de colombes, au sommet de la colline, pourra-t-elle abriter dans son sein une foule aussi nombreuse ?

Cependant les Bethléémites ouvrent leurs portes, pour offrir aux voyageurs et leur maison et leurs services ; la ville se remplit d'étrangers, qui s'empressent d'inscrire leurs noms au grand livre de César. On dirait une immense fourmilière envahissant les rues étroites de Bethléem. La cité sainte, la grande Jérusalem elle-même, ne vit peut-être jamais un si prodigieux concours, une si grande animation dans ses murs, pendant la fête des Azymes, que la petite ville de David, le 24 décembre de l'an du monde 4963.

Joseph et Marie se présentèrent à la porte d'une grande hôtellerie située à l'entrée de la ville, et où se voyaient déjà installés un grand nombre de voyageurs ; mais l'extérieur pauvre du saint époux les en fit repousser avec mépris.

Entrons dans la ville, dit alors avec douceur la Vierge à son guide, peut-être y trouverons-nous quelque âme charitable qui consente à nous donner l'hospitalité.

Inutile espoir ! En vain Marie et Joseph parcoururent-ils toutes les rues de Bethléem, aucune porte ne s'ouvrit pour leur donner asile. Déjà le Soleil éclairait de ses derniers rayons l'horizon de la Palestine ; la nuit s'avancait à grands pas, et les pauvres de Nazareth ne savaient où trouver un abri ! Pourtant leurs visages étaient empreints de la résignation la plus entière, aucune parole de plainte ne sortit de leurs lèvres, durant ces longues heures de cruelles angoisses.

Marie, la Vierge sans tache, l'épouse immaculée, se trouvait dans le dernier mois de sa grossesse, et Joseph sentait son cœur se briser en songeant à son dénûment et à sa misère. Le noble artisan, s'armant d'une héroïque patience, recommençait à frapper de porte en porte, demandant avec instance qu'on leur permit au moins de passer la nuit dans le plus misérable recoin de la maison.

Passe ton chemin, Galiléen, lui répondait-on presque partout : et Joseph, de sa voix douce et pleine de larmes, suppliait encore, mais suppliait en vain.

La nuit, déjà fort avancée, surprit les pauvres voyageurs à l'une des extrémités de la ville ; devant leur regard s'étendait la vaste et solitaire campagne de Bethléem : partout le calme et le silence avaient succédé au tumulte et à l'agitation du jour. La Lune, de ses rayons pâles et mélancoliques, éclairait Marie et Joseph, qui, tristes et indécis, ne savaient de quel côté porter leurs pas.

Les hurlements des loups et le cri strident des chacals ne tardèrent pas de se faire entendre dans les fourrés voisins, comme pour annoncer que l'heure était bientôt venue d'abandonner leurs repaires. Les saints époux se trouvaient au sud de Bethléem, et tout près de cette ville inhospitalière, lorsque soudain la Lune, déchirant les voiles qui l'interceptaient sa lumière, leur montra, à quelques pas devant eux, un énorme rocher avec un point noir vers le nord. Joseph s'étant approché pour reconnaître le terrain, poussa un cri d'allégresse ; cette tache obscure du rocher était l'entrée d'une grotte ou caverne, assez spacieuse, qui servait d'étable aux Bethléémites, quelquefois de refuge aux bergers, pendant les nuits d'orage.

Les saints voyageurs bénirent le ciel de leur avoir montré cet abri sauvage ; ils y entrèrent aussitôt, et leurs yeux s'accoutumant peu à peu à l'obscurité, ils virent qu'ils n'y étaient pas seuls : un bœuf y ruminait tranquillement, couché devant sa crèche, Joseph attacha l'ânesse à côté du

bœuf, puis il étendit son manteau aux pieds de la Vierge, qui s'assit en silence, pendant que son guide allait chercher un peu de paille, au fond de la grotte.

Ce fut à cet instant solennel, vers l'heure de minuit, que la Vierge Immaculée, l'immortelle fille de David, mit au monde, sans effort et sans douleur, le Messie promis, le Roi des rois, le Fils de l'Éternel.

La tendre mère plaça le divin Enfant sur la paille de la crèche, et, se prosternant à ses pieds, elle l'adora comme l'envoyé du ciel; Joseph imita sa chaste épouse.

La nuit était froide, la grotte humide et ouverte à tous les vents; mais les deux animaux de l'étable prêtèrent au jeune Messie, pour le réchauffer, le secours bienfaisant de leur tiède haleine.

Qui pourrait dépeindre la joie de Marie, en présence de ce Fils bien aimé, le Fils de Dieu, et le fruit de son sein virginal!

« Comment dois-je vous appeler, s'écriait, d'après saint Basile, l'humble descendante des rois, en s'inclinant avec amour sur l'Enfant-Dieu. Vous appellerai-je du nom d'immortel?... Mais vous avez une chair comme celle de l'homme! Dois-je m'approcher de vous pour vous offrir de l'encens ou pour vous donner mon lait?... Faut-il que je vous prodigue les soins d'une mère ou que je vous serve comme une esclave, le front dans la poussière?...

C'en est fait, un Dieu nous est né : l'humanité va naître avec lui, puisant la vie au pied de son berceau. Les dieux du paganisme vont tomber avec leurs temples impurs et leurs autels maudits. Déjà les sacrificateurs romains ne trouvent plus le cœur des victimes. Une étoile resplendit en Orient; les bergers et les Mages s'empressent d'accourir au berceau du Sauveur. Hérode, le féroce Iduméen, tremble sur son trône, et tout Jérusalem avec lui. Les méchants frémissent, les bons trassailent de joie. Voici briller l'aurore du soleil de Justice et de vérité : *le Verbe s'est fait chair*. Paix à la terre et gloire aux cieux!

LES BERGERS

PREMIERS ADORATEURS DE JÉSUS

Quelques pauvres cabanes, groupées à la cime d'un mont à une demi-lieue de Bethléem, formaient le haut des bergers. Ses paisibles habitants passaient leur vie à mener paître les troupeaux dans la vallée, sans autre désir que la venue du Messie promis, qui devait les délivrer du joug étranger.

Une nuit du mois de décembre, plusieurs d'entre eux se tenaient assis autour d'un feu presque éteint, sous un fragile abri de chaume, veillant sur les troupeaux endormis. Le froid était extrême; parmi eux se trouvait un vieillard à longue barbe blanche, dont les traits rappelaient ceux des anciens patriarches. Assis sur une toison de brebis, les coudes appuyés sur les genoux, et la tête entre les mains, il ressemblait à Loth, immobile en présence de l'envoyé céleste.

« Triste métier que celui de berger par un temps semblable, n'est-ce pas, père Samuel ? dit un de ses compagnons.

— Tu as raison, jeune homme, répondit le vieillard, sans lever la tête; cependant Abraham fut berger comme nous, malgré ses immenses richesses.

— Oui, mais Abraham gardait la laine de ses troupeaux pour en revêtir ses enfants, tandis que nous sommes obligés de vendre celle des nôtres pour payer le tribut à César, et de nous dépouiller pour satisfaire les passions de ces vicieux Romains.

— Les Romains, que Jéhovah les confonde ! se moquent des souffrances des Juifs, dit un troisième berger, prenant part à la conversation.

— C'est cela ! nous ne sommes à leurs yeux qu'une horde de vils esclaves.

— Malheur aux Romains impies ! malheur aux adorateurs du sombre Moloch et de l'impudique Vénus, si le Messie promis descend des cieux pour délivrer les enfants d'Israël ! » Et en prononçant ces mots, le vieux berger avait dans la voix, dans le regard et dans l'expression du visage, quelque chose d'inspiré.

« Que la paix de Dieu soit avec vous ! dit au même instant une voix douce et mélodieuse, dont l'accent fit ressaillir les bergers Bethléémites.

— Que Jéhovah sait avec toi ! répondit le vieillard en se levant aussitôt ; si tu es voyageur et si tu cherches un abri, entre et prends cette toison de bœuf pour ta couche ; si tu as faim, viens goûter le pain du pauvre et le lait de ses brebis. »

Le nouveau venu entra dans la chaumière, c'était un jeune homme de vingt ans à peine : ses yeux étaient bleus comme les violettes de Jéricho ; son regard, comme celui d'une vierge de Sion, respirait la douceur et la bonté. Sa chevelure était blonde comme les épis d'Égypte, ses lèvres

vermeilles comme le fruit du térébinthe ; son front, radieux comme le ciel de la Palestine dans une belle journée de janvier, était noble et ouvert ; une tunique blanche comme la chasteté enveloppait son corps d'innombrables replis ; une large ceinture de soie verte, bordée d'or, entourait sa taille élancée : sur sa poitrine étincelait une belle étoile, dont les rayons projetèrent une vive clarté jusque dans les plus obscurs recoins de la chaumière.

Cette apparition remplit les bergers d'admiration et d'étonnement.

« Qui es-tu ? demanda le vieux Samuel, en s'approchant respectueusement de l'inconnu.

— Je m'appelle Gabriel, et je viens, de la part de Dieu, vous annoncer une grande nouvelle.

— Tu viens peut-être nous délivrer de l'oppression des Romains ? s'écria le vieillard transporté de joie.

— Je viens vous annoncer le Messie promis, qui vient de naître. »

Au même instant, les bergers entendirent une multitude de voix célestes qui chantaient dans les airs ;

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Les bergers tressaillirent d'effroi devant un pareil prodige.

« Ne craignez rien, leur dit Gabriel, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ ; et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

L'étranger allait quitter la chaumière, quand le vieux berger, se prosternant à ses pieds, s'écria :

« Avant de vous éloigner, Seigneur, dites-nous du moins qui vous êtes.

— Je suis l'ange Gabriel, le messager des bonnes nouvelles que Dieu envoie aux hommes. »

Et en achevant ces mots, la vision disparut, laissant dans la joie et le ravissement les pauvres bergers de Bethléem.

« Abraham ! Abraham ! s'écria le vieux Samuel plein de joie, Dieu veut sans doute que les bons temps reviennent,

puisque les anges descendent du ciel pour visiter les hommes.

— Passons jusqu'à Bethléem, disaient les autres, et voyons la merveille qui nous a été annoncée. »

Et parcourant le hameau, les bergers s'empressèrent de réveiller leurs amis, leurs femmes et leurs enfants : puis ils se dirigèrent tous ensemble du côté de Bethléem. Une clarté mystérieuse les guida jusqu'à la caverne où reposait le divin Enfant ; ils ne doutèrent point que cette pauvre étable ne fût le lieu choisi pour la naissance du Fils de l'Éternel, et, entrant dans cette humble demeure, ils y trouvèrent, en effet, couché sur un peu de paille, un enfant nouveau-né enveloppé de misérables langes, mais beau comme devait l'être le Fils de Dieu formé dans le sein virginal de l'Immaculée Marie.

Joseph et sa jeune épouse, debout auprès de la crèche, contemplaient avec amour le précieux dépôt que Dieu leur confiait.

« Princesse, dit à Marie le plus âgé des pasteurs, en fléchissant respectueusement le genou, Princesse, car vous devez être une Reine, parce que c'est un ange du ciel qui nous envoie adorer votre fils, daignez recevoir les simples dons que viennent déposer à vos pieds d'humbles bergers ; que la bonne volonté de nos cœurs supplée à la pauvreté de notre offrande, et que votre bouche, déposant un baiser maternel sur le front du jeune Messie, notre libérateur, intercède pour nous auprès du Fils de l'Éternel. »

Aussitôt les bergers vinrent offrir à Marie les divers présents qu'ils avaient apportés ; une jeune fille, en présentant un agneau, lui dit :

« O Mère de mon Dieu ! reçois cette humble offrande ; blanc comme la neige éternelle du mont Hermon est ce petit agneau, que j'apporte à mon Seigneur ton Fils ; douce comme la chevelure d'Absalon est la laine qui l'enveloppe : pur comme le sourire de tes lèvres, tendre comme le regard de tes yeux est son cœur. Reçois-le donc, ô ma Princesse ! et avec lui les sentiments de joie et d'amour de mon vieux père, qui bénit le ciel de lui avoir accordé un si grand bonheur avant de rendre le dernier soupir.

— J'accepte, mes amis, répondit la Vierge Marie, j'accepte au nom de mon Fils adoré, et avec des larmes de reconnaissance, les présents que vous apportez ; Jéhovah,

qui lit dans vos cœurs la foi dont vous êtes animés, sur bien vous récompenser comme vous le méritez.»

Et, tandis que les bergers se prosternaient l'un après l'autre pour baiser la paille de la crèche où reposait l'Enfant-Dieu, la flûte et le tambourin faisaient entendre leurs rustiques accords, les jeunes filles dansaient devant le berceau du Sauveur, et les jeunes garçons chantaient les louanges du Dieu de Sion.

La Lune, de ses rayons argentins, éclairait cette scène poétique, et l'Éternel, du haut de son trône de gloire, bénissait les pauvres bergers montagnards qui étaient venus boire les premiers à cette source du christianisme jaillissant du berceau de son fils.

Après avoir adoré le Sauveur, les bergers quittèrent l'étable, et s'en allèrent répandre la *bonne nouvelle* dans tous les hameaux d'alentour.

Une messe de minuit

Au plus fort de la Terreur, ma grand'mère, jeune fille encore, habitait le Faubourg Saint-Germain. Le vide s'était fait autour d'elle et de sa mère ; leurs amis, leurs parents, le chef de la famille lui-même, avaient quitté la France. Les hôtels étaient déserts ou envahis par de nouveaux possesseurs. Elles-mêmes avaient échangé leurs riches demeures contre un modeste logement, où elles vivaient, attendant des temps meilleurs, cachant soigneusement leurs noms alors compromettants. Les églises, détournées de leur but, servaient de magasins ou de locaux industriels. Toute pratique extérieure avait cessé.

Pourtant, au fond d'une boutique de sabotier de la rue Saint-Dominique, un vieux prêtre qui avait repris l'humble métier de son père, réunissait quelques fidèles pour la prière ; mais il fallait user de précaution, car la poursuite était rigoureuse et l'humble temple était précisément voisin de l'habitation d'un des membres du gouvernement révolutionnaire, implacable ennemi de la religion.

C'était donc par une froide nuit de décembre ; on célébrait l'office de minuit en l'honneur de la fête de Noël. La boutique était soigneusement fermée, tandis que l'encens fumait dans l'étroite chambre qui se trouvait derrière. Une commode ventrue, sur laquelle on avait posé un linge bien blanc, tenait lieu d'autel. Les ornements

sacerdotaux avaient été tirés de leur cachette, et la petite assemblée, composée de femmes et de quelques hommes, était pieusement recueillie, quand un heurt à la porte, pareil à celui des fidèles, attira l'attention.

L'un des assistants alla ouvrir : un homme entra d'un pas hésitant. Pour tous, c'était une figure inusitée en ce lieu ; pour quelques-uns, c'était, hélas ! une figure trop connue ; c'était précisément l'homme qui s'était montré, dans les conseils publics, si acharné contre les réunions de fidèles, et dont, à ce titre, on pouvait le plus redouter la présence en un pareil moment.

La majesté du sacrifice ne fut pourtant pas troublée, mais la peur avait saisi tous les assistants ; chacun n'avait-il pas à craindre pour soi, pour les siens, et pour le bon vieux pasteur plus exposé encore que ses ouailles ?

- L'air sévère, mais calme et froid, le conventionnel assista debout à la fin de la messe et à la communion, et plus la cérémonie avançait, plus les cœurs se serraient dans l'attente d'un événement qu'on ne pouvait que trop prévoir.

Quand tout fut fini, en effet, que les lumières furent à peu près éteintes, un à un, avec précaution, les assistants s'écoulèrent ; alors l'étranger s'avança vers le prêtre, qui l'avait reconnu, mais qui gardait un calme stoïque.

— Citoyen prêtre, lui dit-il, j'ai quelque chose à te dire.

— Parlez, mon frère ; à quoi puis-je vous être bon ?

— C'est une grâce qu'il me faut te demander et je sers combien je suis ridicule. Un pied de rouge me monte au visage et voilà que je n'ose plus parler.

— Mon abord et mon ministère sont pourtant bien peu faits pour vous troubler, et, si quelque sentiment de piété vous guide vers moi...

— Eh ! Voilà justement ce qui n'est pas. Je ne connais pas de religion ; je n'en veux pas connaître ; je suis de ceux qui ont le plus contribué à détruire la vôtre, mais, pour mon malheur, j'ai une fille...

— Je ne vois point là de malheur, interrompit l'ecclésiastique.

— Attends, citoyens, tu vas voir. Nous autres, hommes à principes, nous sommes les victimes de nos enfants. Inflexibles envers tous pour le maintien des idées que nous nous sommes formées, nous hésitons et nous redevons enfants devant les prières et les larmes de nos enfants. J'ai donc une fille que j'ai élevée pour être une

honnête femme et une vraie citoyenne. J'avais cru l'avoir formée à mon image, et voilà que je m'étais grossièrement trompé.

Un moment solennel approche pour elle. Avant l'année nouvelle, elle épouse un brave garçon, que je lui ai moi-même choisi pour mari. Tout allait bien ; les deux enfants s'aimaient, je le croyais du moins, et tout était prêt pour la cérémonie à la commune, lorsque, ce soir, ma fille s'est jetée à mes pieds en me priant de différer mariage.

Surpris tout d'abord, je la relevai.

— Eh quoi ! n'aimes-tu pas ton fiancé ? lui dis-je.

— Si, mon père, me répliqua-t-elle, mais je ne veux pas me marier encore.

Pressée de questions sur cet étrange caprice, elle finit par m'avouer une idée de jeune fille. Elle voulait attendre, espérant qu'un jour viendrait où elle pourrait se marier en faisant bénir son union à l'église. Ma première colère une fois passée, je ne puis te dire toutes les bonnes raisons qu'elle m'a données pour obtenir de moi, une chose aussi contraire à ma règle de conduite. Le mariage de sa défunte mère avait été fait à l'église, sa mémoire exigeait cette action pieuse, elle ne se croirait pas mariée, si elle ne l'était au pied de l'autel ; elle préférerait rester fille le reste de ses jours.

Elle en dit tant, mêlant à tout cela des prières et des larmes, qu'elle triompha. Elle-même m'indiqua la retraite que, il y a quelques jours, je n'aurais pas apprise impunément pour vous tous. Je suis venu te trouver, et maintenant je te demande : Tu as devant toi ton persécuteur : veux-tu bénir, selon ton culte, le mariage de sa fille ?

Le digne prêtre répondit :

— Mon ministère ne connaît ni rancune ni exclusion ; je suis heureux, d'ailleurs de ce que vous me demandez ; une seule chose me chagrine, c'est que le père soit si hostile au projet de sa fille.

— Tu te trompes ; je comprends tous les sentiments. Celui d'une fille qui veut être mariée comme le fut sa mère me paraît respectable, et tout à l'heure, je l'ai vu, il y a je ne sais quoi d'émouvant dans vos cérémonies qui m'a fait mieux encore comprendre sa pensée.

A peu de jours de là, la même arrière boutique contenait quelques personnes intimes et conciliantes qui assistaient à un mariage. Il n'est pas besoin de dire que, de-

puis ce jour, soit changement de principes, soit reconnaissance, le membre du gouvernement révolutionnaire fut occultement le protecteur de la petite église, qui put subsister en paix, ignorée de ses persécuteurs.

UNE AUTRE MESSE DE MINUIT

Le héros du fait touchant que je vais vous rapporter est un jeune étudiant en médecine dont le père est mort à Patay, en combattant pour la France. Ce jeune homme n'a pour toute famille, que sa mère et une sœur un peu moins âgée que lui. La mère est toujours malade depuis la perte prématurée qu'elle a faite de son mari. Cette pauvre veuve est d'autant plus inconsolable que son fils, libre-penseur à tous crins, est un profond sujet d'affliction pour son âme chrétienne.

Dans un moment d'épanchement, sa jeune fille lui disait la veille de Noël : « Maman, si je pouvais aller à la messe de minuit à Notre-Dame-des-Victoires, je prierai si ardemment le divin Enfant de la crèche, que, quelque chose me le dit là, il ne résisterait pas à mes larmes, et m'accorderait la conversion de mon frère. — Mais, ma chère enfant, je ne puis m'associer à ton pieux dessein, et, dès lors, qui t'accompagnerait ? — Mon frère, répliqua-t-elle d'une voix inspirée. — Ton frère, hélas ! tu sais bien qu'il ne va jamais à l'église ; au point que lorsqu'il assiste à un enterrement, il reste à la porte du lieu saint, comme s'il craignait de se souiller ! — N'importe, il viendra avec moi. Je me fais fort de le décider. — Si tu peux obtenir cette rare faveur, je m'en réjouirai ; mais je crains fort que toute ton éloquence et tes caresses ne se brisent contre sa résistance. »

Ce qui fut dit fut fait ; le frère traita d'abord la proposition de saugrenue ; mais la sœur fut si pressante, si persuasive, qu'elle finit par l'emporter de haute lutte.

La magnificence de la cérémonie ne parut pas déplaire à notre libre-penseur. S'il n'était pas encore ému, du moins il était émerveillé de la nouveauté du spectacle. A la communion, il vit d'un air étonné défiler un à un tous les rangs à la sainte table. Quand ce fut le tour de ses voisins et voisines, sa sœur, comme tous les autres, le quitta pour aller prendre part au festin de l'Agneau. Il se vit à cet instant tout seul, comme un réprouvé : il eut peur de son isolement. Alors, la grâce de son baptême agissant en lui, sa première communion lui revient en

mémoire... Tout à coup, il tombe comme anéanti, à deux genoux, et une explosion de sanglots s'échappe de sa poitrine. Quand sa sœur revint à sa place, elle le trouva accroupi et fondant en larmes. Le divin Enfant de la crèche avait exaucé la prière de la jeune sainte : l'incrédule avait rencontré son chemin de Damas sur les dalles sacrées du sanctuaire. « Un prêtre ! un prêtre ! murmurerait-il à l'oreille de sa sœur. Je me sens écrasé sous le poids de mon indignité. Ma sœur, sauve-moi ! Un prêtre ! un prêtre ! »

Le prêtre ne se fait pas attendre. A l'issue de la cérémonie, notre jeune homme s'est confessé, et, à la messe de six heures, sa sœur a eu la consolation de l'accompagner au pied de l'autel de la sainte Vierge, où il recevait, d'un cœur contrit, humilié et sanctifié, le Dieu du parfait amour et de la miséricorde infinie. Ceci n'est pas un roman fait à plaisir ; j'en tiens tous les détails de la bouche même de ce nouvel Augustin.

Pour la fin de l'année

Voici cette année qui va s'abîmer dans le gouffre où toutes les autres se sont jusqu'à présent anéanties. Oh ! que l'éternité est comparativement plus aimable ! puisque sa durée est sans fin, que ses jours sont sans nuit, et que ses satisfactions sont invariables.

O Dieu, elles passent donc ces années temporaires ; elles courent imperceptiblement les unes après les autres ; en dévidant leur durée, elles dévident notre vie mortelle, et en finissant elles finissent aussi nos jours.

Disons-le-nous souvent : Tout passe. Donc il ne nous importe guère que nous ayons ici-bas des peines ou des joies, pourvu qu'à tout jamais nous soyons bienheureux, et qu'après le peu de jours qui nous restent de cette vie mortelle, vienne la sainte éternité qui nous est promise en l'abondance des miséricordes de Dieu.

Mais, hélas ! quand je pense comme j'ai mal employé le temps de Dieu, je suis bien en peine qu'il ne veuille point me donner son éternité, puisqu'il ne la promet qu'à ceux qui auront bien usé de son temps. Mais, ô mon Dieu ! pourquoi vivrons-nous l'année suivante, si ce n'est pour mieux aimer cette bonté souveraine ? Oh ! qu'elle nous ôte de ce monde, ou qu'elle ôte le monde de nos cœurs ! Qu'elle nous fasse mourir, ou qu'elle nous fasse mieux aimer la mort que notre propre vie !

LE PARFAIT TERTIAIRE**LA PRÉSENCE DE DIEU****CHAPITRE IV**

Notre conversation est
dans le Ciel. (*Philip. III.*)

**MÉTHODE POUR SE CONSERVER EN LA PRÉSENCE DE DIEU
DANS TOUS LES DÉTAILS DE LA VIE**

SECONDE METHODE

Venez et voyez les mer-
veilles que le Seigneur a faites
(sur la Terre. (*Ps. 45.*).

UNION A DIEU PAR ACTES RÉPÉTÉS ET RÉFLÉCHIS

(*Suité et fin.*)

TERRE.—Vous n'êtes que cendre et poussière : sous peu ce corps que vous idolâtrez tombera en vile poussière, pourquoi tant s'enorgueillir ? **DIEU** soutient de trois doigts la masse de la Terre.—La Terre sera votre dernière demeure, et vous n'en occuperez pas large.—Elle sera bouleversée au dernier jour, quelles seront vos craintes !..... Tantôt vous méditez ces pensées, tantôt vous direz avec saint François :

“ Loué soit mon Seigneur pour notre mère la Terre ;
“ elle nous donne les aliments, elle soutient nos pas, elle
“ produit des fruits divers, des fleurs aux couleurs variées
“ et des herbes. ”

PROCHAIN.—Lorsque vous voyez des hommes, pensez qu'ils sont l'image de **DIEU** qu'ils ont une âme rachetée au prix du sang de **Jésus**, parlez à **DIEU** des pauvres, des malades, des affligés, comptez-lui leurs peines, leurs ennuis, leurs souffrances. —Parlez-lui des âmes du Purgatoire, des pécheurs, dites : Seigneur, aidez-les. —Suspendez votre justice, ils sont votre image ! —Pardon ! —Brissez leur cœur, forcez-les à vous aimer. —Quand vous voyez quelqu'un s'enrichir, parvenir aux honneurs, dites vous : Sil est damné que lui servira tout cela ? —Un pauvre rappelle cette parole : Bienheureux ceux qui souffrent. —**Jésus** a été pauvre. — Sous l'extérieur grossier d'un pauvre, il peut y avoir une belle âme. Une croûte de pain sec avec un cœur pur, est préférable à l'abondance avec une conscience agitée. —Demandez à **DIEU** qu'il répande ses grâces les plus abondantes sur ceux que vous

rencontrez, qu'il leur pardonne. Vous pourrez dire : ô mon DIEU : gagnez tellement leur cœur, qu'ils ne vous offensent jamais plus, et qu'ils vous servent désormais avec le plus parfait amour.

Lorsque vous saluez une personne, saluez son bon Ange, songez que c'est un chrétien.—Son héritage est au Ciel.

Si vous entendez un blasphème, pensez avec douleur que Jésus aussi l'a entendu et en a cruellement souffert.

PRIÈRE.—En allant prier, représentez-vous que vous allez remplacer les anges qui depuis longtemps adorent le Seigneur et que d'autres anges sont là pour recevoir vos prières et les porter à DIEU.—Dites à DIEU de préparer votre cœur à la prière.—Pensez aux intentions pour lesquelles vous priez.—A l'église, représentez-vous une foule d'anges courbant le front jusqu'à terre autour de l'autel...

LECTURE.—Quand vous faites une lecture ou que vous entendez un sermon, dites : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.—Mon DIEU, éclairez-moi.—Faites-moi connaître votre volonté.—Aidez-moi à pratiquer.—Réjouissez-vous en entendant prononcer le nom de JÉSUS ou celui de MARIE.....

EGLISE.—En voyant une chapelle ou un clocher, saluez respectueusement le saint Patron.—Transportez-vous en esprit au pied de l'autel, unissez-vous aux Anges et adorez Jésus-HOSTIE.—Faites la communion spirituelle.—On ne peut s'empêcher, disait un religieux, de regarder amoureusement un ami auprès duquel on passe et de lui dire : c'est moi qui passe ; tu connais mes sentiments pour toi.—Parlez aussi simplement à Notre-Seigneur.—Et n'avons-nous donc rien à lui dire ?—A l'église, n'oubliez pas que vous êtes dans la maison de DIEU..... cette chaire, ce confessionnal, cette table de communion ne manquent pas de parler à votre cœur, de vous rappeler bien des choses.—Regardez avec respect celui qui vient de communier, adorez en lui JÉSUS-CHRIST, prosternez-vous en esprit à ses pieds...

Quand vous devez faire la sainte communion, appelez sans cesse Jésus dans votre cœur, dites-lui de se hâter ; dites à la sainte Vierge de préparer votre cœur.

VILLE.—Quand vous passez par une ville ou un hameau, demandez à DIEU de le bénir.—Aimez à répéter : vive Jésus dans tous les cœurs.—Appelez les saints Anges pour qu'ils veillent sur ses habitants.—Appelez les grâces de

DIEU sur eux.—Remerciez-le des grâces accordées.—
Pleurez sur les péchés qui s'y sont commis....

NURT.—Si je m'éveillais la nuit, dit saint François de Sales dans son règlement, je penserai que c'est pendant la nuit que JÉSUS est venu au monde, je le prierai de naître encore en moi ; les ténèbres extérieures me feront penser aux ténèbres intérieures où la tiédeur et le péché jettent les âmes, et je conjurerai le Seigneur de dissiper ces ténèbres par sa douce et bienfaisante lumière... Je me rappellerai encore ces paroles du Psalmiste : “ Pleurez dans vos lits les péchés du jour. ” (Ps. 133.) Si quelques frayeurs nocturnes viennent m'assiéger, je me rassurerai en disant : que peut craindre celui qui est avec DIEU ?

En vous réveillant la nuit, songez à ces saintes âmes, à ces Religieux qui interrompent leur sommeil pour prier, pour chanter les louanges de DIEU.—Aux Anges qui adorent en ce moment le Saint Sacrement.

Dans les longues insomnies, songez à la durée, à la peine du Purgatoire.

MATIN.—Sainte Thérèse s'offrait à DIEU en disant : “ Seigneur, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaît.—Dites-le-moi, que voulez-vous que je fasse?—Oh ! que je voudrais vous aimer !... ”

Ecoutez encore :

Les serviteurs de DIEU, quand ils sont seuls, se mettent les bras en croix pendant quelques instants, font des genuflexions, baisent la terre, etc.—Les Saints ont fait fréquemment tout cela...

Un temps calme ou agité vous rappelle une âme en état de grâce ou de péché....

Une branche sèche rappelle une âme séparée de DIEU...

Le tonnerre, l'orage rappellent le jugement dernier...

Vous mangez un fruit, vous sentez une fleur, songez que DIEU a pensé de toute éternité à créer ce fruit, cette fleur, pour vous prouver son amour, attirer votre âme à Lui.

Une crèche, une étable rappellent JÉSUS à Bethléem....

En voyant une scie, un marteau, une charpente, une hache, etc., souvenez-vous de JÉSUS, travaillant à Nazareth...

DES CORDES, DES CLOUS, UNE PIÈCE DE BOIS, UN FOUET, DES ÉPINES, rappellent la Passion de Notre-Seigneur....

Il y a des personnes qui mettent une épingle sur le bord de leur manche, afin qu'en la voyant elles se rap-

pellent la présence de DIEU... Cette pratique vous paraît puérile, adoptez-en une autre plus en harmonie avec vos goûts.

D'autres, en passant devant des statues ou des tableaux à l'église ou dans leur maison, les saluent intérieurement...

Voilà de nombreuses et belles pratiques que vous pouvez imiter. Voilà bien des conseils pour voir DIEU partout et lui parler, entretenir la ferveur dans votre âme, choisissez.

Enfin vous pouvez avoir souvent sur les lèvres ou au moins dans le cœur des oraisons jaculatoires : soit celles auxquelles sont attachées des Indulgences, soit d'autres que soupirera spontanément votre cœur.

Il me reste à vous donner les moyens de faciliter la présence de DIEU.

CHAPITRE V

MOYENS D'ARRIVER A LA VIE INTÉRIEURE DE FACILITER LA PRÉSENCE DE DIEU

1o. Grande pureté de conscience, ou grande horreur de tout péché.

2o. Grand détachement de tout.

3o. Soins assidus à écarter toute pensée inutile.

4o. Réprimer en tout l'empressement et l'activité naturelle.

5o. Grand recueillement ; veiller sur tous ses sens, ne pas se permettre une seule curiosité, une seule parole oiseuse.

6o. Grande modestie et simplicité dans tout le maintien.

7o. S'imposer habituellement quelques mortifications.

8o. Grande exactitude à ses exercices de piété, éviter la routine, prier lentement, articuler peu de paroles, mais les goûter, les savourer, faire des pauses attentives pour écouter la voix de Dieu.

9o. Fréquenter souvent les sacrements surtout la Sainte Eucharistie.

CHAPITRE VI

CONCLUSIONS

Vous comprenez maintenant comment il vous est possible de toujours prier, toujours penser à Dieu sans interrompre vos occupations. Vous pouvez développer les

réflexions que vous venez de lire, et votre amour pour Jésus-Christ vous en suggèrera beaucoup d'autres, j'en suis sûr. La pratique est de tous les jours, de tous les instants : *rien et plus facile*. Quelle nourriture abondante pour l'âme dans toutes les circonstances de la vie !

La présence de Dieu, c'est une communion spirituelle cent fois répétée !!!

Dans cette sainte pratique, que d'actes de *foi*, d'*espérance* et de *charité* ! Que d'élan d'amour, que d'actes d'humilité, de mortification ! etc.... Quelle joie, quelle paix intérieure !...: *Embrassez-la donc généreusement*.

Quoi de plus honorable que de s'entretenir familièrement avec Dieu, quoi de plus saint, quoi de plus juste, quoi de plus beau ? *c'est le ciel sur la terre*.

Vous l'avez vu : la présence de Dieu conduit à toutes les vertus ; et sainte Thérèse assure avec raison : " Que si l'on persévérât pendant une année à marcher en la sainte présence de Dieu on se trouverait à la fin, au comble de la perfection sans s'en douter."

Saint François de Sales dit que tout édifice de la dévotion repose sur cette exercice. *Commencez donc avec courage*.

Mettez-vous à l'œuvre et ne vous découragez pas s'il vous arrive de passer plusieurs heures sans élever votre âme à Dieu ; bientôt vous ne tarderez pas d'aimer ce saint exercice soit parce qu'il vous deviendra plus facile, soit à cause des heureux résultats que vous remarquerez dans votre conduite. *Ainsi persévérez malgré les obstacles*.

L'âme qui s'adonne à la présence de Dieu semble oublier les créatures ; elle goûte Dieu, elle est indifférente à tout le reste. Elle jouit d'un grand calme, elle aime Dieu et se plaît à l'aimer : tous ses soupirs ne sont que des soupirs d'amour ; à chaque pas elle adore Dieu intérieurement, s'anéantit devant sa Majesté, s'abandonne à sa sainte volonté, lui marque le désir qu'elle a de lui plaire et de l'aimer de plus en plus. Son cœur se dilate, et se répand sans cesse en oraisons jaculatoires qui, semblables à des traits de flamme, vont frapper le cœur de Dieu pour en ouvrir l'entrée. *Faites cela et vous vivrez*.

Quand on aime bien quelqu'un, on pense souvent, à lui, on en parle souvent, on se le représente, on croit entendre sa voix. Pensons donc à Dieu, prêtons l'oreille à sa voix et nous pourrons dire alors : SEIGNEUR VOUS SAVEZ QUE JE VOUS AIME !

VIVE JESUS DANS TOUS LES COEURS !

ÉCHOS DES FRATERNITÉS

QUÉBEC

Nous lisons dans le *Courier du Canada* de Québec : " Les tertiaires de St-François sont entrés en retraite ce matin, sous la direction du Rév. Père Antoine, provincial des oblats de Jésus-Marie. Les exercices ont lieu dans la chapelle des Tertiaires, à l'église de N. D. de Lourdes, à 8 heures le matin et à 7 heures le soir. La clôture aura lieu vendredi soir, jour de la fête de Sainte-Elisabeth, patronne des Sœurs du Tiers-Ordre.

LONGUEUIL.

Le 4 novembre, le révérend père Raynel, directeur de la fraternité de Montréal, s'est rendu en la paroisse de Longueuil, pour présider à une belle cérémonie qui y a eu lieu à l'occasion de la profession et de la vêtue de plusieurs frères et sœurs du Tiers-Ordre

Une grand'messe fut chantée par le révérend J. Ducharme, vicaire et le sermon fut fait par le révérend père directeur. Il expliqua et commenta la règle du Tiers-Ordre, et fit ressortir les précieux avantages que peut en retirer celui qui la suit généreusement et selon son esprit.

Quelques postulants reçurent le saint habit, et plusieurs novices firent profession.

Nous désirons vivement qu'une fraternité se forme en cette ville. Le nombre des tertiaires est maintenant assez grand. Combien les beaux exemples que porterait cette fraternité feraient de bien dans la paroisse. Elle aiderait puissamment au zèle des prêtres dévoués qui y sont à la tête, elle seconderait leurs efforts, et là où la charité, et l'esprit de pénitence règnent, accourent bientôt toutes les autres vertus.

MONTRÉAL

Vendredi, 19 novembre, les frères et les sœurs de la fraternité du Tiers-Ordre, à Montréal, se sont réunis pour la fête de Ste Elisabeth, reine de Hongrie, tertiaire, patronne de l'Ordre et l'une des gloires de St François d'Assise.

Après la récitation de l'office, le révérend père Raynel raconta la vie de cette grande sainte et fit suivre ce récit des conclusions à tirer d'une vie aussi remplie d'esprit d'abnégation, de loi, et de pénitence, il encouragea les tertiaires à l'imiter et à dire comme elle au milieu des peines de cette vie : *Mes souffrances ne sont rien en comparaison de ce qu'a souffert Jésus-Christ pour moi.*

Les sœurs suivantes furent admises au noviciat :

Mme. Xavier Brosseau dite sœur Ste. Elisabeth ; Mme. Dominique Contant, dite sœur St. Dominique ; Mme. John Broderick, dite sœur Marie Anne.

Delle. Marguerite Boucher, dite sœur Marguerite Marie à la Coque ; Delle. Octavie Léger, dite sœur Marguerite Marie ; Delle. Marie Louise Bélaïr, dite sœur Ste. Elisabeth ; Delle Euphrosine Rioux, dite sœur Marie Madeleine.

Le père directeur donna ensuite l'absolution générale, qui fut suivie du salut solennel du Saint Sacrement.

Le discrétore de la fraternité des frères a passé à sa dernière réunion un règlement juste et sévère à l'égard des membres du Tiers-Ordre qui n'assistent pas aux réunions obligatoires, ainsi que contre ceux qui ne paient pas leurs contributions annuelles.

Plusieurs autres résolutions ont été passées concernant la création d'un *fonds spécial* pour l'acquisition d'une église plus spacieuse, la réduction de la contribution annuelle, etc.

Nous reviendrons sur chacun de ces sujets dans notre prochain numéro.

Nous publierons également les numéros gagnants au tirage de la petite loterie qui a eu lieu vendredi dernier.

CHRONIQUE

Préséance du Tiers-Ordre. — Le 28 mai 1886, la S. Congrégation des Rites a déclaré que, selon les Constitutions apostoliques et la déclaration de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers du 20 septembre 1748, les tertiaires franciscains formant un groupe, c'est-à-dire revêtus de leur habit propre et précédés de la croix, ont droit de préséance sur toute autre confrérie laïque.

Prêtres tertiaires : Le pèlerinage des prêtres tertiaires du gardienat de Pau (1) a excité de saintes jalousies. Le diocèse de Bordeaux

(1) Voir le dernier numéro de la *Petite Revue*.

compte près de deux cents prêtres tertiaires : encouragés par cette pieuse manifestation, quelques-uns se sont dit : pourquoi n'aurions-nous pas aussi notre fraternité sacerdotale ? Nous avons le nombre, la bonne volonté ferait-elle défaut ? Poser une telle question à des prêtres bordelais, c'était déjà la résoudre. Aussi, durant la seconde retraite pastorale, des réunions ont eu lieu au Grand-Séminaire, à la suite desquelles le R. P. Gardien érigeait canoniquement la fraternité sacerdotale de Bordeaux. Puisse-t-elle s'accroître rapidement, et rivaliser de nombre et de ferveur avec son aînée de Pau.

Fête de St François à Rome. — Seules les fêtes chrétiennes laissent après elles comme un parfum de paix. Je respire encore celui de la Saint-François à l'Aracœli. Bien que tous les ans elle s'y célèbre avec la même solennité, tout y paraît nouveau. Ce qui est du ciel ne vieillit pas. Dimanche, les premières vêpres ont été chantées solennellement. Mgr Siméon Millinovic officiait. Lundi matin, un grand nombre de messes ont été dites à l'autel de saint François, devant sa relique. Son Em. le cardinal Vicaire et son Em. le cardinal Siméoni, protecteur de l'Ordre, ont tenu à offrir le Saint-Sacrifice sur cet autel. Ils étaient assistés, par leurs chapelains et par les Tertiaires de la Fraternité d'Aracœli, revêtus de leur tunique gris cendré. Mgr Angeli, secrétaire particulier du Saint-Père, et beaucoup d'autres membres du clergé séculier et régulier, étaient aussi venus célébrer la sainte messe à l'autel de notre Séraphique Patriarche.

Vers 10 h. $\frac{1}{2}$, le R. Père Procureur Général des Frères-Prêcheurs est arrivé avec deux de ses *socius* et de jeunes Dominicains du couvent de la Minerve. Ils ont été reçus par le Très Révérend Père Délégué général en l'absence de notre R. Père. Les deux familles Domi

nicaines et Franciscaines ont renouvelé cette scène touchante du baiser traditionnel de François et de Dominique, gage de l'union des deux familles à travers les siècles. Le R^me Père Procureur général a célébré la messe solennelle, avec l'assistance de ses Religieux, tandis que dans le chœur de belles voix d'hommes, les voix de nos Pères d'Araceli, chantaient une messe en plain-chant du plus grand effet. Cette messe est renommée; elle a une incomparable gravité, tout en étant fort musicale, et elle m'a paru autrement digne de la maison de Dieu que ces chants exportés du théâtre, et qui, malgré des beautés incontestables au point de vue de l'art, choquent dans nos églises. J'ai remarqué le chant de la prose *Sanctitalis nova signa* composé tout récemment par notre Père Antoine du couvent de l'Araceli.

Après la messe, pour la première fois, depuis 1870, le R^me F. Procureur général des Dominicains, avec deux de ses compagnons, a diné à la table de nos Pères. Nous sommes si réduits à l'Araceli, depuis l'expropriation, que la table était trop petite pour tous les religieux de la Minerve, que nous eussions été heureux de voir former autour une blanche couronne. Le soir, cette belle fête s'est terminée par un beau panégyrique, prêché par le R. P. Gardien du couvent d'Araceli, par le chant des Vêpres, la touchante cérémonie du trépas de St François et la bénédiction avec la précieuse relique de notre séraphique Père.—*Revue Franciscaine*.

Jubilé sacerdotal de Léon XIII.—De toute part, les catholiques se préparent à célébrer le Jubilé sacerdotal du Souverain Pontife. La *Revue* parlera certainement de ces fêtes. Aujourd'hui, disons seulement que les tertiaires d'Italie ont ouvert une souscription pour offrir à Léon XIII une statue en marbre de saint François, semblable à celle de Dupré, érigée à Assise, en 1882, lors du 7^e centenaire de la naissance de notre séraphique Père.—*Revue Franciscaine*.

Illustres tertiaires.—Nous pouvons affirmer, dit la *Revue Franciscaine*, à la suite de la *Revista Franciscana*, que l'évêque assassiné de Madrid, dont tous les journaux ont fait l'éloge, était tertiaire Franciscain. Un an et demi avant sa mort, comme il visitait une de ses sœurs, religieuse Clarisse à Molina, celle-ci lui demanda s'il appartenait au Tiers-Ordre; il répondit affirmativement devant l'abbesse et toutes les religieuses. Après sa mort, on trouva qu'il portait sur sa chair le cordon séraphique.

Dévotion à St Thomas d'Aquin.—Le Saint-Père, voulant donner une nouvelle marque de sa sollicitude à répandre parmi les étudiants et tous les fidèles la dévotion envers saint Thomas d'Aquin, a accordé une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, pour chacun des six dimanches qui précèdent ou suivent immédiatement la fête de l'angélique Docteur, à quiconque, repentant de ses péchés, s'en étant confessé et ayant communiqué, s'appliquera à des prières, à de pieuses méditations et à d'autres exercices religieux, à l'instar des indulgences antérieurement concédées par les pontifes romains aux dimanches appelés les *dimanches de saint Louis de Gonzague*.

Dévotion à Ste Philomène.—Nous lisons dans le *Propagateur de la dévotion à Ste Philomène* du mois d'octobre dernier: Le 18 juillet les tertiaires de la Fraternité de St-Sauveur se rendent pour la se-

conde fois, en costume et processionnellement, au sanctuaire de Ste-Pétronille : ils sont sous la direction du R. P. Jodoin, O. M. I.

“ Tout le pèlerinage, en comptant les parents et amis amenés avec eux par l'Orléans, forme un total de 198 grandes personnes et 8 enfants.

“ Rien de plus édifiant que cette longue file de pèlerins récitant par groupes le chapelet et d'autres prières sur tout le parcours, du quai à l'église et de l'église au quai.

“ Après que le curé a donné la sainte communion à toutes les personnes qui doivent faire partie du chœur, (environ une quinzaine), et les annonces finies, le R. P. Jodoin dit la messe, pendant laquelle communient au moins 150 pèlerins.

“ A 8½ h., a lieu la grand-messe de paroisse, terminée à 10 h., puis, rentrée des pèlerins, allocution du curé qui commente, après avoir lue, notre lettre du curé de Binche, salut du T.-S. Sacrement, bénédiction solennelle des cordons et vénération de la relique.

“ A 11 h. et 10 m., tous se remettent en marche pour se rendre au bateau dont le départ est fixé à 11½ h.

“ Les pèlerins paraissent beaucoup moins fatigués, et, en somme, plus satisfaits qu'en 1885, car ils ont pu, avant la réunion de 10 h., prendre un bon déjeuner, et se reposer à l'ombre sur des bancs préparés au côté nord de l'église.

“ Les personnes du presbytère ont dû, comme le curé, faire quelques sacrifices pour obliger un certain nombre de pèlerins, en leur servant, moyennant finances, soit un déjeuner complet soit une tasse de thé ou de café.”

Confrérie du St Rosaire. — On peut en trois mots reconnaître si une confrérie est canonique ou non :

1. Toute confrérie existant avant 1801 est caduque.
2. Toute confrérie érigée depuis 1864 sans la participation du R. P. général des Dominicains, par simple ordonnance épiscopale, est nulle.

3. Les confréries érigées par ordonnance épiscopale avant 1954, c. été revalidées par Pie IX, mais il est sage de demander un nouveau diplôme *ad cautelam* et pour la transmission des pouvoirs.

Utilité de l'eau bénite. — Il importe de rappeler une vieille pratique chrétienne : l'usage de faire bénir les maisons avant de les habiter.

D'après le rituel, l'eau bénite a la vertu divine de chasser les démons et les maladies causées par eux. “ Tout ce qu'elle touchera dans les maisons des fidèles, sera préservé du souffle pestilentiel et de l'air corrupteur. Elle écartera les embûches secrètes et ce qui peut nuire à la santé et au repos des personnes. Enfin, Dieu enverra son ange pour garder, soutenir, protéger, visiter et défendre chacun des membres de la famille, *omnes habitantes in hęc habitaculo.* ” Comment se fait-il, après cela, que l'usage de l'eau bénite, en dehors de l'église, soit aujourd'hui généralement abandonné, si ce n'est pour des circonstances très rares ? On bâtit sans appeler la protection d'en haut sur la construction nouvelle, ce qui serait cependant une excellente police d'assurance. On achète, on loue une maison qui, depuis des siècles, a été habitée par toutes sortes de personnes, et dans laquelle, peut-être, à une époque reculée, des crimes secrets ont été commis ; le diable y a localisé son influence occulte. Malgré cela,

on s'y installe en toute sécurité avec ce qu'on a de plus cher au monde.

A la suite de la bénédiction de l'eau, le rituel romain donne cet avis sous forme de rubrique : " Les fidèles emporteront chez eux cette eau pour en asperger leurs malades, leurs maisons, leurs champs, leurs vignes et leurs possessions. Ils en conserveront dans leurs chambres, pour en user tous les jours, et plusieurs fois par jour s'il est nécessaire. " Voilà ce que nous tenions à dire sur l'usage chrétien de l'eau bénite. Qui sait si les maladies des animaux et les divers phylloxéras qui détruisent les biens de la terre n'attendent pas les exorcismes de l'Eglise pour disparaître entièrement ? Il ne serait pas nécessaire pour cela d'inventer de nouvelles formules. Nos rituels contiennent encore ces vieux remèdes, auxquels nos pères ont eu souvent recours avec succès.

La messe d'accord.—Les Bas-Bretons, au rebours des Normands, ont horreur des procès. Ils ont appris de leurs ancêtres à avoir une grande confiance au bon Dieu.

Lors donc que deux paysans ont procès ensemble, ils préfèrent le soumettre au curé du lieu, plutôt qu'au magistrat de l'arrondissement ou du canton.

On s'en va à l'église, on demande une messe *d'accord*. Le terme est assez touchant, n'est-ce pas ? Les deux parties vont à confesse d'abord, puis se présentent devant l'autel. Après une prière faite avec le prêtre, on passe derrière l'église, sur une petite esplanade qui domine le cimetière, et là chacun plaide sa cause. Le curé rend son arrêt : on rentre à l'église entendre la messe ; les deux adversaires s'approchent de la sainte table et communient ensemble. Tout est dit.

Cette justice, avouez-le, en vaut bien une autre !

Filles du Ciel

(LÉGENDE)

Du haut des monts descendait la nuit sombre, les ténèbres envahissaient la terre. Je sommeillais quand soudain devant moi s'entr'ouvrirent les portes d'or du paradis. Des saintes phalanges, un ange se détacha, tout blanc, tout gracieux. Du trône de l'Eternel, avec un ineffable sourire, il s'approcha. Alors Dieu lui remit une croix étincelante. Ange de la foi, lui dit-il, pars, descends vers la Terre ; sur ce berceau de l'enfant qui vient de naître, tu la déposeras. Tu lui diras de croire au Seigneur qui pardonne, au Seigneur mort pour racheter les hommes : tu lui diras que, si cruelle est la lutte de la vie, là-haut, pour lui, se dresse une immortelle et rayonnante couronne.

Il dit..... l'ange allait prendre son essor, Dieu l'arrêta. Je vis s'avancer une ombre légère, un autre habitant des cieux, avec des ailes diaphanes, prêtes pour transporter rapidement. Il se tenait à distance ; l'Eternel de sa suave voix l'interpella : Messager de l'espérance apportée à l'âme prédestinée le bonheur ; dans ses souffrances, par toi, elle trouvera la consolation et la force, elle combattrait avec vaillance, tu la soutiendras. Si parfois sa faible nature l'emporte, à

mes pieds tu la conduiras. Lui montrant la vierge Marie ; par elle, surtout, dis-lui d'espérer !

Les esprits célestes déjà s'éloignaient, Dieu se leva, son regard s'illumina d'un feu nouveau ; j'écoutai ses paroles.

— Foi, espérance, grandes vertus, mais vertus qui soutiennent, vertus qui consolent ; au cœur chrétien doux besoin, don précieux. Foi, soutiens : espérance, attends ! C'est une récompense, une félicité : ici-bas déjà, c'est recevoir. .

Ame prédestinée, j'attends davantage de toi, car j'aime surtout la vertu qui se donne.

Il en est une qui du malheureux sait adoucir la souffrance, elle n'a pour aucun, ni haine, ni rancune. Elle fait de l'humanité sa famille, elle voit en chacun un frère à aimer, à secourir. Elle s'ingénie à calmer les douleurs, elle soulève le voile qui cache la blessure, et doucement y fait couler un baume réparateur ; elle sèche les larmes ; dans le sourire forcé elle devine l'amertume cachée ; elle a toujours prête l'aumône et la pitié...

Oh ! voilà la vertu qui m'est surtout chère. Sans elle la foi, l'espérance, sont stériles.

Il porta la main au cœur. J'en vis sortir un esprit tout radieux, tout de flamme. Son visage resplendissait d'une ineffable beauté, dans ses traits se peignaient la compassion, la bonté. Il se prosterna devant l'Éternel, et l'Éternel le baisant au front, lui imprima un signe immortel.

Fraternellement enlacées, les trois filles du Ciel quittèrent leur céleste demeure, pour gagner la Terre ! les Anges dans leurs refrains mélodieux, répétèrent sur les harpes d'or ; Foi, Espérance, Charité.

La grande ressource

Une pauvre femme allait mourir. Un prêtre, à ses côtés, cherchait à consoler et à bénir son heure dernière. Mais il n'y parvenait pas, car cette femme avait beaucoup péché. Comme il ne cessait de la conjurer d'avoir pitié de son âme et de se confier à la miséricorde divine, la malade se lève et étendant ses mains : « Comment voulez-vous, s'écrie-t-elle, que je me présente avec confiance devant Dieu ? Regardez... mes mains sont vides, je n'ai rien à lui offrir. »

Et, en même temps, par un mouvement convulsif de désespoir, elle écartait tous ses doigts les uns des autres, pour bien faire comprendre le vide de ses œuvres.

L'amour a ses éclairs, autant et mieux que le génie.

Avec un geste rapide, le bon prêtre s'est empressé de placer un crucifix entre ses doigts crispés. « C'est vrai, dit-il à la mourante, vos mains étaient vides, mais vous pouvez mourir avec confiance, car maintenant elles sont pleines de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le visage de la pauvre femme s'illumina ; elle confessa ses fautes, et expira avec un remerciement.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE X

Missions d'Orient. — Les martyrs du Maroc.
Saint Antoine de Padoue.

(1219-1221)

(*Suite*)

A cette époque, l'Italie entière tremblait au seul nom du féroce Ezzélino III, lieutenant et gendre de l'empereur Frédéric II. Vicence, Brescia, Vérone, prises d'assaut, venaient d'être livrées aux outrages d'une soldatesque sans pudeur, et Padoue craignait le même sort. A cette nouvelle, Antoine, se dévouant pour ses concitoyens, court à Vérone. Il entre avec l'intrépidité d'Elie dans le palais du nouvel Achab, marche droit à Ezzélino, et lui dit en face : « Tyran cruel, monstre insatiable, jusqu'à quand verseras-tu injustement le sang des chrétiens ? Songes-y ; l'heure du jugement sonnera bientôt pour toi, et la peine sera terrible ! » Les gardes n'attendaient qu'un signe de leur chef pour massacrer le moine audacieux. Mais Ezzélino, déposant sa férocité naturelle et devenu plus doux qu'un agneau, suspend son baudrier à son cou, se prosterne aux genoux du jeune Religieux, et promet de satisfaire à la justine divine, à la grande surprise de ses sbires. « J'ai vu, leur dit ensuite le tyran pour expliquer sa conduite, j'ai vu sortir des yeux de ce moine des éclairs si menaçants, que j'ai craint d'être précipité sur l'heure dans les flammes de l'enfer. » Antoine avait remporté la victoire : Padoue fut épargnée. Tel, huit siècles auparavant, le pape saint Léon avait miraculeusement arrêté sur les bords du Mincio le farouche Attila, justement surnommé le fléau de Dieu. Tant que saint Antoine vécut, il sut imposer un frein aux brigandages et aux scandales du tyran. Ezzélino, du reste, lui rendait justice. « C'est vraiment un homme de Dieu, c'est un saint ! s'écriait-il. Il ne fait que son devoir en reprenant nos vices ; laissons-le prêcher en paix. »

Qui pourrait contempler, sans être saisi d'admiration, le courage héroïque de saint Antoine de Padoue en face de la tyrannie, courage qui contraste tant avec le servilisme des lieutenants gibelins ? Et qui ne voit dans cet acte de noble indépendance l'image et le prélude « du rôle politique que devait jouer la milice des Frères-Mi-

neurs, contemporaine des républiques italiennes, alliée naturelle des faibles, ennemie des oppresseurs, dont elle n'avait ni peur, ni besoin (1)?»

Tout le monde connaît le fameux miracle de Rimini ; mais tout le monde ne sait pas que le séraphique Patriarche opéra un prodige analogue sur la grève d'Amalfi, au fond du golfe de Salerne (1222). Comme nous avons des détails plus circonstanciés sur le premier, nous les relaterons ici, et nos lecteurs n'auront qu'à changer les noms, les lieux et les dates, pour avoir tout l'historique du second.

Un jour que saint Antoine avait fait d'inutiles efforts pour convertir les hérétiques de Rimini, il leur dit du haut de la chaire : « Suivez-moi jusqu'à l'embouchure de la Marecchia, vous qui refusez de croire à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et vous verrez des merveilles qui vous aideront à en admettre de plus grandes. » Quand on fut arrivé sur les bords de la mer, il s'écria : « Poissons de la rivière et de l'Océan, écoutez : c'est à vous que je vais annoncer la parole de Dieu, puisque les hérétiques refusent de l'entendre. » Sur cette invitation, une multitude de poissons, comme s'ils eussent compris, se rangèrent en ordre en face du prédicateur, les plus petits en avant et les plus gros en arrière. « Poissons, mes petite frères, leur dit-il, vous devez à notre Créateur une reconnaissance sans bornes. C'est Lui qui vous a donné pour demeure ces immenses réservoirs, et pour refuge dans la tempête les profondeurs de l'abîme. C'est Lui qui vous a conservés, pendant que les eaux du déluge faisaient périr tous ceux qui n'étaient pas dans l'arche de Noé. Il vous a choisis pour sauver le prophète Jonas, pour fournir le cens à Notre-Seigneur et à saint Pierre, pour servir de nourriture au Roi des rois. Louez donc et bénissez le Seigneur, qui vous a favorisés entre toutes les créatures. » Les poissons, attentifs à cette pieuse exhortation, témoignaient par leurs divers mouvements et par leur attitude respectueuse, qu'ils voulaient rendre au Seigneur le muet tribut de leurs hommages. « Louons Dieu, s'écria le saint en se tournant vers la foule, louons Dieu, puisque des créatures sans raison écoutent sa parole avec plus de docilité que les hommes créés à sa ressemblance. » En présence d'un tel prodige, les héréti-

(1) Ozanam.

ques ouvrirent les yeux à la lumière divine, et rentrèrent ce soir-là même dans le giron de l'Église catholique.

Les succès du saint ne furent pas moins merveilleux dans la Provence et dans le Languedoc, où le saint Patriarche l'avait envoyé pour continuer l'œuvre de saint Dominique, et arrêter les progrès de l'hérésie manichéenne. Ce fut à cette occasion qu'il mérita d'être appelé par les Souverains Pontifs l'Arche du Testament et l'infatigable marteau des hérétiques.

Le Très-Haut lui-même daigna manifester par un miracle l'amour de prédilection qu'Il portait à ses deux serviteurs, François d'Assise et Antoine de Padoue. Au Chapitre provincial tenu l'an 1224 dans la ville d'Arles en Provence, le jeune Portugais prêchait avec une ardeur toute séraphique sur la titre de le croix : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Au milieu de son discours, le saint Patriarche apparut, comme pour donner plus de poids à la doctrine de son disciple, et il bénit avec effusion le prédicateur et tous les Frères. En ce moment, tous se sentirent remplis de consolation et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'amour de Jésus crucifié. François avoua lui-même à ses confidents la réalité de cette apparition, symbole, dit-il, de l'union très étroite qui l'attachait à ses Frères,

Si l'on cherche la cause secrète des merveilles qu'on vient de lire, on la trouvera dans ce mot de l'Évangile : « Les apôtres prêchaient, et le Seigneur était avec eux, confirmant leur parole par d'éclatants prodiges (1). » Il en est de même pour saint Antoine de Padoue ; il avait offert à Dieu son zèle, un zèle brûlant, immense et qui ne connaissait pas d'obstacles, et Dieu lui avait octroyé en retour le don d'opérer des miracles et de toucher les cœurs.

Le célèbre thaumaturge fut convié de bonne heure aux noces éternelles : il mourut à Padoue, un vendredi, à l'âge de trente-six ans, le 13 juin 1231, en murmurant une hymne à Marie. De petits enfants divulguèrent le secret de sa mort, en criant aussitôt à travers les rues : « Le Père est mort ! Saint Antoine est mort ! » Grégoire IX (cardinal Ugolini) l'inscrivit au catalogue des saints en la solennité de la Pentecôte, le 30 mai 1232. Quelques années après, saint Bonaventure, alors Général des Frères-Mineurs, ouvrit la tombe de saint Antoine ; le corps était en

(1) Marc, xvi, 20.

condres, le langue seule était intacte, fraîche et vermeille comme celle d'un homme vivant. Le Docteur séraphique la prit entre ses mains, et s'écria en la baisant avec respect : « O langue bénie, qui n'as cessé de louer Dieu, et qui as enseigné aux autres à Le bénir, c'est maintenant qu'on voit clairement combien tu es précieuse aux yeux du Très-Haut ! » Puis, il la remit aux magistrats de la ville, qui la reçurent sur un plateau d'or.

Padoue, comme Assise, est un de ces lieux qu'une seule pensée remplit, qui vivent d'une tradition, d'un tombeau. Antéonor, son fondateur, Tite-Live, qu'elle a vu naître, sont oubliés ; la fameuse Université a perdu son antique splendeur ; mais ce qui ne vieillit pas, ce qui fait toujours l'orgueil de la cité, c'est le souvenir de saint Antoine, le disciple privilégié de saint François. Elle-même a soin d'en avertir les étrangers, et sur les murs on lit cette inscription : « *Gaude, felix Padua, quæ thesaurum possides : Réjouis-toi, heureuse Padoue, de posséder un tel trésor !* » En 1532, la République de Padoue fit construire la colossale église qui renferme le tombeau du saint ; elle est surmontée de sept coupoles, avec deux sveltes campaniles sur les flancs. La chapelle du saint est décorée de bas-reliefs en marbre de Carrare ; le chœur, le maître-autel et les voûtes, réunissent les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres ; trente-six lampes d'argent, offertes par des rois et des princes, brûlent continuellement devant l'autel du saint (1).

Ainsi la seconde floraison des disciples de saint François est plus brillante encore que la première. Bérard, Daniel, Antoine de Padoue, quels hommes, et que de gloire dans ces noms ! Ils viennent apporter à l'Ordre deux nouvelles couronnes, celle du martyr et celle de l'apostolat. En retraçant (Dieu sait avec quelles délices !) leur belle vie et leur belle mort, nous n'avons pas cru nous être écarté de notre sujet ; car, c'est du bienheureux Patriarche qu'ils ont reçu leur mission, leur autorité ; c'est à lui peut-être qu'ils doivent leur triomphe ; et d'ailleurs, dans la famille religieuse comme dans la famille humaine, la gloire des fils rejaillit, éclatante, immortelle, sur le front de leur père.—*A continuer.*

(1) On le représente, tantôt portant le Saint-Sacrement avec une main agenouillée devant lui, tantôt tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, ou un lis à la main, ou bien encore traversant, impassible, une foule d'impies qui lui jettent des pierres.

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Une pieuse pratique

DES AMES DÉVOUÉES AU CŒUR DE JÉSUS

Il faut toujours prier, et demander à Dieu tous les secours dont nous avons besoin : cette nécessité ressort et du précepte du Maître, et de la constatation de notre profonde indigence, et de l'expérience de la bonté surabondante, de l'inépuisable libéralité du Seigneur.

Mais il ne suffit pas de prier Dieu simplement : il faut le prier par Notre-Seigneur-Jésus-Christ, et le prier en Notre-Seigneur : car Dieu a voulu que la plénitude de sa divinité habitât en lui, afin de se rapprocher de nous, de se rendre plus accessible à nos désirs ; et il l'a consacré en même temps comme l'unique pontife parfait et tout-puissant de l'humanité. Jésus-Christ est à la fois le propitiatoire, le sanctuaire de Dieu, et notre prêtre, notre médiateur auprès de lui, ainsi que nous le prouve le grand apôtre dans tout le cours de sa sublime épître aux Hébreux.

Or, où le trouvons-nous ce Prêtre unique, ce Médiateur parfait ? Dans l'Eucharistie, qui seule ici-bas contient réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de l'adorable Sauveur. J'en conclus d'abord que c'est par le Christ eucharistique qu'il faut offrir à Dieu toutes nos prières.— Seulement, il est dans le Christ un foyer où réside proprement la bonté divine, un organe par lequel elle s'exprime, une source d'où elle se répand : c'est le Cœur de Notre-Seigneur. C'est donc à son Cœur qu'il faut finalement nous adresser pour prier. Allez donc souvent, âmes pieuses, chers lecteurs, à ce Cœur voilé par les espèces eucharistiques, comme au foyer de toute bonté, comme au trésor de tous les dons, comme à l'autel des parfums de la prière.

Et pour vous exciter à la confiance, souvenez-vous des paroles de Jésus à notre Bienheureuse Marguerite-Marie : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, que, ne pouvant plus contenir les flammes de son ardente charité, il faut qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors, qui contiennent les grâces dont ils ont besoin pour être tirés de la perdition. »—*Le Pèlerin*,

Ottawa, 5 novembre 1836.

A M. le directeur de la *Revue du Tiers-Ordre*.

Très cher Monsieur,—Votre pieuse et estimable publication étant spécialement dédiée à la glorieuse armée du Cœur de Jésus, j'ose espérer que cet article aura l'hospitalité dans votre admirable *Revue*.

La ligue universelle du Cœur de Jésus aidera grandement à l'accroissement et aux progrès du Tiers-Ordre de saint François, toujours si hautement encouragé par notre très illustre et très saint Père le Pape Léon XIII et par nos seigneurs les évêques, comme moyen éminemment propre à guérir les maux si nombreux qui affligent le monde : il est donc souverainement consolant, pour tous les véritables amis du Sacré Cœur de Jésus, de voir le Tiers-Ordre se répandre et se propager constamment dans tous les pays catholiques, en arborant ostensiblement et intrépidement le noble et saint drapeau du Cœur de Jésus, qui, d'ailleurs, va si bien avec le glorieux étendard de saint François, le grand apôtre selon le Cœur de Jésus.

Espérons donc que les membres du Tiers-Ordre travailleront activement, non seulement pour la propagation de leur belle et sainte société, mais aussi pour répandre et propager la ligue universelle du Sacré Cœur, afin de consoler ce Cœur adorable, qui a tant aimé les hommes.

Redoublons de zèle et de pieuse générosité, en usant de toute notre influence, plus ou moins grande, pour augmenter les membres des amis du Sacré Cœur de notre aimable Sauveur, et par suite pour la diffusion rapide et constante de la grande et sainte ligue du Cœur de Jésus, qui déjà compte près de douze mille membres dans notre pieux Canada et aux Etats-Unis ; sans parler d'un grand nombre d'autres pays où la dite ligue du Sacré Cœur est également nombreuse, et fait un bien immense au point de vue religieux et social.

UN RELIGIEUX DU SACRÉ CŒUR.

La pauvreté est la voie assurée du salut, la gardienne de l'humilité et la racine de la perfection...C'est le trésor caché du champ de l'Évangile, pour lequel il faut vendre tout ce que l'on possède, en méprisant ce que l'on ne peut vendre.—*St François.—Conf. Monast. v.*

—Tous les frères doivent être de bons catholiques, vivre et parler conformément à la foi catholique.—*St François.—1er Règle des FF. Min. xix.*